Ami du Clergé du 16 mars 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — XI. Les invitations refusées, ou l'attitude de l'homme en face de la vérité. 161. — XII. Le trésor caché, ou les béatitudes de la vie chrétienne, 164.
A l'école des Saints. — XVII. S. Gabriel : les anges, 168.
Pour la fête de l'Annonciation. — I. Trois aspects de ce mystère, 170.
Aux Enfants de Marie. — XCIX. Le bon exemple, 172.
Panégyrique de S. Benoit. — Sa vie, son âme, ses œuvres, 173.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

XI

LES INVITATIONS REFUSÉES, OU L'ATTITUDE DE L'HOMME EN FACE DE LA VÉRITÉ

Mes frères,

Ce sont toujours les mêmes passions qui s'agitent au cœur de l'homme et qui le mènent, aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles. Rien de nouveau sous le soleil. L'histoire est un perpétuel recommencement.

Et c'est de l'histoire autant qu'une parabole que Notre-Seigneur conte ce jour-là, un jour de sabbat, à la table d'un pharisien très influent [1] et distingué dont il a accepté l'invitation. Comme toujours, sa parole s'adapte aux circonstances. Il parle d'un banquet dans un banquet. (Luc, XIV).

Un homme, leur dit-il, donna un grand dîner. Peu de temps avant le festin, il renouvela son invitation, comme c'était la coutume de l'époque. Mais voici que ses invités, qui avaient pourtant promis d'abord, se dérobèrent tous sans exception, comme de concert, à la dernière heure.

Ils s'excusèrent, qui pour un motif, qui pour un autre. « J'ai acheté une propriété, dit l'un, je suis dans l'obligation de sortir la voir ; veuillez donc m'excuser. » — « J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit l'autre, je vais de ce pas les essayer ; excusez-moi donc, je vous prie. » Un troisième prétexta sans plus d'explications : « J'ai pris femme, je ne puis donc y aller. » Tous ainsi de suite avaient un empêchement. Mais la politesse du prétexte a ses degrés. Le troisième ne prend même pas la peine de s'excuser.

A son retour, l'intendant raconta à son maître ce qui venait d'arriver. Celui-ci se froissa justement d'une pareille discourtoisie. Les commandes étaient passées, l'hôtel retenu, le menu arrêté, et tous les invités esquivaient au dernier moment une invitation qu'ils avaient d'abord acceptée ; l'amphytrion en serait pour ses frais et son discrédit.

« Allez vite, dit-il à son serviteur, sur les places et dans les rues de la ville ; et tout ce que vous trouverez de mendiants et de pauvres, d'infirmes, amenez-les ici. »

Et l'intendant s'en va, non plus dans les maisons comme tout à l'heure, mais par les places et les rues, là où se tiennent les pauvres, ceux qui n'ont pas de foyer, qui ne sont jamais invités nulle part, qui, loin d'écarter l'invitation, l'accueilleront comme une bonne aubaine. Il entraîne en groupe les aveugles qui ne sauraient aller voir leur propriété, les boiteux qui n'ont pas d'attelages à essayer, les estropiés qui ne songent pas à se marier. Et pourtant la salle des fêtes est si vaste qu'elle est loin d'être pleine.

« Maître, dit le serviteur, vous avez été obéi, mais il reste encore de la place. »

Cette fois ordre est donné d'étendre encore l'invitation, de sortir de la ville où l'on n'a pas trouvé le nombre voulu de convives, d'aller par les routes en dehors de la ville, et même par les chemins creux, en pleine campagne, entre les clôtures des champs, afin de convier avec insistance, de contraindre à venir au festin tous ceux qui se rencontreront, de telle sorte que toutes les places soient prises et que la salle du banquet se trouve pleine.

Le banquet dont nous parle Notre-Seigneur, c'est son banquet eucharistique. L'Eglise n'a-t-elle pas introduit cette parabole dans l'office du Saint Sacrement et ne la chante-t-elle pas dans ses Saluts : « *Homo quidam fecit cœnam magnam...* » ? Oui, ce banquet est bien l'image de ce festin spirituel qu'il nous a préparé et auquel il nous convie.

Il en est l'image par la volonté arrêtée que montre le maître de la parabole de grouper des convives autour de sa table. « *Compelle intrare,* » dit-il à son intendant, faites-leur violence, s'il le faut. Ainsi Dieu prendra les âmes par le besoin, par la surprise, par la terreur même, pour les mener à communier. Il veut être le salut de tous.

Il en est l'image aussi, hélas ! par les vains et injurieux prétextes que les hommes opposent à son amour. Comme les invités de la parabole, ils ont leur situation, leurs affaires, leurs plaisirs qui justifient, pensent-ils, leur abstention. Poliment ou non, ils s'excusent.

Pendant le temps pascal, au moment où la communion devient pour tous une obligation de conscience inéluctable, ce sont les mêmes futiles et blessantes excuses qu'allèguent tant de catholiques, comme les premiers invités de la parabole. Les obstacles sont les mêmes : l'orgueil sous toutes ses formes, la préoccupation exagérée des affaires, l'esclavage des passions.

I. — *L'orgueil sous toutes ses formes*

« *Villam emi,* répond le premier invité de la parabole qui se récuse. J'ai fait l'achat d'une pro-

[1] « D'un chef, » dit S. Luc.

priété dont je dois prendre possession. Vous voudrez bien m'excuser près de votre maître. »

Il n'a de souci que celui de sa situation, de sa place, de son rang. Son orgueil, sa vanité, son ambition, l'occupent entièrement. Elles ne lui créent aucun besoin, et même ne lui permettent pas de se déranger pour tenir parole et se rendre à l'invitation qu'il avait acceptée.

Combien de chrétiens l'orgueil de la vie a ainsi perdus ! Eux aussi, ils avaient accepté autrefois l'invitation à la Table sainte. Ils avaient promis de communier en renouvelant personnellement les obligations de leur baptême, au jour de cette Première Communion qui n'est plus qu'un souvenir lointain de leur enfance. Mais quand l'Eglise réitère l'invitation, ils se récusent.

Ce sont tous ces esprits forts, tous ces cerveaux supérieurs, toutes ces intelligences d'élite qui reconnaissent bien un Etre suprême, comme ils disent, mais qui entendent pratiquer à son endroit une religion à leur guise, une religion en esprit et en vérité, épurée de toutes ces formalités rituelles que demande l'Eglise, sans ces pratiques extérieures à date fixe, faites pour un certain âge et pour certains tempéraments. Les cérémonies, les sacrements, la prière régulière, la communion leur semblent bons pour les enfants dont l'imagination mobile et l'esprit volage ont besoin d'être fixés par quelque chose de sensible et de solennel, et bons aussi pour les êtres sentimentaux que sont les jeunes filles et les femmes. Pour eux, ils n'en sont plus là, ils ont passé l'âge, ils ont assez de raison pour ne plus recourir à ces pratiques, et ils croiraient s'humilier, s'abaisser, déchoir de leur dignité d'homme que de se soumettre à ces pratiques extérieures, que de s'agenouiller à la sainte Table.

Ce sont encore tous les serviteurs de César, d'un César qui regarde comme sa gloire la plus haute d'avoir enfin émancipé le peuple, de l'avoir tiré de l'obscurantisme, de l'avoir soustrait à la tutelle de l'Eglise. Ce César pose aujourd'hui en libéral, il affirme bien haut qu'il est neutre, il déclare qu'il respecte la liberté de conscience d'un chacun. Mais ses clients, beaucoup du moins de ses clients, savent qu'il est inquisiteur, qu'il tient ses fiches à jour, que ces fiches règlent le tableau d'avancement. et pour ne pas compromettre leur situation ni leur avenir, eux aussi se récusent.

Ce sont aussi tous les esclaves du respect humain. Au fond, ils ne demanderaient pas mieux que de continuer les pratiques, que de renouveler les démarches de leur enfance, de faire comme leur petit garçon ou leur petite fille, de fréquenter l'église, d'accompagner à la messe et à la sainte Table leur épouse ou leurs enfants.

Mais voilà, ce sont choses qui ont mauvaise presse dans l'atelier, le magasin ou le bureau où ils travaillent, près des camarades qu'ils fréquentent, dans le milieu qu'ils habitent, et parce que ces pratiques ne sont pas de mode, ils auraient grand'honte de les faire, autant qu'une jeune dame d'aller dans le monde avec une robe, un chapeau ou des souliers qui fussent passés de mode.

Sous une forme ou sous une autre, au fond de toutes ces abstentions nous retrouvons l'orgueil de l'homme en situation de la parabole, qui fait sonner bien haut qu'il possède une villa, qu'il a un rang à tenir, que sa position l'oblige à se faire excuser.

Quel renversement des choses et des personnes !

Le centurion de l'Evangile, cet officier romain qui tenait garnison à Jérusalem même, cet homme en vue par ses munificences, qui avait fait construire une synagogue pour les Juifs, celui-là disait à Notre-Seigneur qui venait de lui promettre d'aller jusque chez lui guérir son serviteur frappé de paralysie « Seigneur, c'est trop vous déranger pour moi, je ne mérite pas tant d'honneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » Et ceux-là, les esclaves du respect humain, ces serviteurs de César, ces esprits forts, retournent inconsciemment mais pratiquement cette humble prière en refus orgueilleux : « Seigneur, c'est vous qui n'êtes pas digne que je sois en relation avec vous ; je suis trop grand maintenant, j'occupe une situation et nos bons rapports pourraient la compromettre ; on rirait de moi chez mes amis de pareille aventure. Veuillez donc m'excuser. »

N'est-il pas juste de dire : Quel renversement des choses... et des personnes ? La créature se croit au-dessus de son Créateur, le serviteur mésestime son Maître, l'enfant rougit de son Père comme d'un parent pauvre. Et alors on se récuse.

Mais ce Père, ce Maître, ce Créateur abaisse les orgueilleux et exalte les humbles ; comme l'hôte de la parabole, ce sont les humbles, les petits, les prétendus esprits faibles qu'il convoquera à sa table et qui accepteront son invitation. Mais parce que ce banquet eucharistique est l'anticipation et le gage du banquet du ciel, seuls des humbles seront admis à ce banquet éternel, « car je vous le déclare, conclut le Seigneur, aucun de ces hommes qui avaient été invités d'abord ne goûtera de mon festin. » (Luc, XIV, 24).

II. — *La préoccupation excessive des affaires temporelles*

« *Juga boum emi quinque..* J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit un second invité, je vais de ce pas les essayer. Excusez-moi, s'il vous plaît... »

Il dit cela d'un air très occupé, très affairé, très pressé. C'est à peine s'il prête attention à qui lui parle. Il n'a pas de temps à perdre : non seulement il est dans l'obligation de sortir comme le premier : *necesse habeo exire,* mais il part justement essayer son attelage.

On reconnaît tout de suite dans cet homme très pressé l'homme d'affaires avant tout, le travailleur, le commerçant ou l'industriel âpre au gain, le forçat du travail pour l'argent, qui n'a jamais le temps de servir le bon Dieu. Parlez de devoirs reli-

gieux à ce négociant ou à cette négociante, ils vous répondront sur un ton, du reste, désolé, que cela ne leur est pas facile, qu'ils tiennent un commerce, que c'est justement l'heure d'affluence des clients. Ils ne peuvent tout de même pas fermer au risque de désappointer leur clientèle et de compromettre leurs affaires.

Sont-ce là des excuses valables? Trouveront-elles grâce devant Dieu? Ne provoqueront-elles pas sa juste indignation?

Dieu ne commande rien d'impossible. Il veut que l'homme gagne sa vie par son travail et il veut qu'il ait le souci de son âme, de ses devoirs religieux. Les deux commandements sont donc conciliables, compatibles, réalisables.

Il suffit de faire sa place à chaque chose, à ses devoirs envers Dieu et à ses devoirs d'état. S'il faut condamner la mère de famille qui négligerait son intérieur pour venir passer son temps à l'église, il est également coupable, le commerçant qui néglige Dieu pour son commerce. En toutes choses il faut garder l'ordre et la mesure établis par Dieu.

Et Dieu ne veut pas que les intérêts matériels de la vie présente nous absorbent tellement que nous n'ayons plus aucun souci de nos intérêts éternels. Il commande même qu'on sauve son âme avant tout. Il ne bénit pas le bien mal acquis, et c'est bien mal acquis que celui qui est pris sur le temps qu'il faudrait lui consacrer.

Aussi bien peut-on parler de manque de temps quand il s'agit du devoir pascal? La communion pascale n'est pas obligatoire à jour fixe, au jour de Pâques; mais la période pendant laquelle on peut satisfaire à cette obligation s'étend sur une durée de plusieurs semaines. Quant à la confession qui la prépare normalement, dans toutes les églises on peut trouver un prêtre au moment le plus favorable pour chacun.

Et la preuve que le temps ne fait pas défaut, c'est qu'on en trouve, ce qui est légitime, pour se distraire, pour se reposer, pour s'amuser. On fermera bien pour prendre ses vacances de Pâques. Et si on ne ferme pas, on trouvera le moyen d'assurer le service par roulement, par exemple, pour concilier à la fois la bonne marche des affaires et le besoin de se changer les idées, comme l'on dit.

Non, la question des affaires ne trouvera pas grâce devant Dieu. C'est l'excuse de la cupidité ou un prétexte qu'on se donne. Mais la cupidité, *turpis lucri cupidum* (Tit., I, 7), a été condamnée par Notre-Seigneur et il connaît les raisons secrètes du cœur.

III. — *L'esclavage des passions*

Ces raisons secrètes du cœur, celles qu'il faudrait avouer bien souvent, mais qu'on dérobe sous de fallacieux prétextes, le troisième invité de la parabole ne les déguise pas : « *Uxorem duxi.* J'ai pris femme, je ne puis donc me rendre à votre invitation. »

Qu'est-ce à dire? Le mariage serait-il un obstacle? N'est-il pas l'œuvre de Dieu et Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas élevé à la dignité de sacrement? S. Paul ne va-t-il pas jusqu'à déclarer qu'il est le symbole de l'union du Christ avec son Eglise?

C'est vrai, mais nous sommes ici dans une parabole, c'est-à-dire dans une comparaison, et une simple comparaison prolongée, empruntée à notre vie ordinaire. Dans la vie ordinaire, les jeunes époux ne vivent mutuellement que pour eux-mêmes, ils sont entièrement à leur amour et à leur joie, ils s'appartiennent exclusivement, et voilà pourquoi Notre-Seigneur prend cette situation pour en faire un symbole de cet attachement immodéré à la créature, qui fait qu'on n'aime plus Dieu par dessus tout et qu'on s'éloigne de lui.

Et de quelle façon cavalière ce nouveau marié se dérobe à l'invitation! Les autres y avaient mis des formes. L'homme du monde qui partait pour sa maison de campagne avait dit au moins avec un air de regret : « Je suis dans l'obligation de sortir, veuillez m'excuser auprès de votre maître; » l'homme d'affaires, plus pressé, n'avait pas omis néanmoins la formule de politesse : « Je sors, excusez-moi. » Le nouveau marié ne prend point tant de précautions : « J'ai pris femme, donc je ne puis me rendre à votre invitation, vous devez bien le comprendre, cela suffit. »

Oui, cela se comprend. Les plaisirs, l'abus des plaisirs qui transforment la vie en amusements et les plaisirs défendus qui jettent le désordre dans les consciences, ne permettent pas de répondre à l'invitation du Seigneur. On ne peut servir deux maîtres à la fois.

Quand on ne pense qu'à s'amuser, quand le dimanche n'est plus que la partie de plaisir, l'après-midi chez les parents et les amis, ou même une noce en perspective, quand les fêtes de Pâques ne représentent plus que deux jours chômés qui permettent de prolonger les distractions ou d'aller les chercher plus loin, évidemment les Pâques n'entrent plus dans ce programme d'attractions. Elles peuvent même paraître ennuyeuses. L'*alleluia* pascal doit sembler une marche funèbre à côté des airs de piano automatique ou de jazz-band.

Lorsque surtout on est le prisonnier de ses passions, lorsque l'on cherche son plaisir là où la loi de Dieu défend de le prendre, lorsqu'on a rompu avec le Dieu de sa Première Communion, on ne peut songer à reparaître à sa table sans se décider à revenir à de meilleurs sentiments. Mais ces retours sont douloureux à ce pauvre cœur d'homme toujours en quête de jouissances immédiates et sensibles. Et il faudra souvent attendre que le calme soit revenu, que la passion soit à bout de souffle, que le cœur désenchanté et l'intelligence devenue plus lucide examinent froidement l'objet adoré et interrogent tristement : « Ce fut pour ça? » — « Oui, ce fut pour ça. »

Mais qu'il est imprudent d'espérer cette heure de sagesse, de tabler sur un avenir moins trouble,

de remettre sa conversion à ses vieux jours, comme si cette heure de sagesse, cet avenir et ces vieux jours étaient pour nous chose aussi certaine que le présent que nous vivons, et comme si l'on pouvait suborner la grâce de Dieu par de pareils marchés : Laissez-moi m'amuser pendant ma vie, et je vous promets ma conversion à l'article de la mort !

* *

Quand Notre-Seigneur prononça cette parabole des invitations refusées, il se trouvait à table. Au cours de la conversation, rapporte S. Luc, il avait fait allusion au grand repas de l'éternité, à la résurrection des justes (Luc, XIV, 14). Un des convives, sans doute un pharisien, puisque c'était un pharisien qui recevait et que les pharisiens croyaient à la résurrection des morts, avait continué : « Heureux celui qui prendra part au banquet du royaume de Dieu ! »

Et c'est alors que Notre-Seigneur avait commencé sa parabole. Il avait entendu cette exclamation du convive qui traduisait le désir de tous les invités, l'aspiration de toute l'humanité au bonheur. Et devant les âmes qui s'ouvraient, sur cette réflexion, aux radieuses perspectives du ciel, il leur avait donné à comprendre qu'ils n'entreraient pas au ciel comme chez eux, qu'il fallait accepter d'abord, en lui subordonnant les préoccupations et les passions d'ici-bas, l'invitation que contient son Evangile et qui se concrètise, en somme, dans son Eucharistie, synthèse de la vie chrétienne.

Ce mystère de l'Eucharistie suppose tous les dogmes, qui en quelque sorte aboutissent à lui ; il exige du communiant le respect de toute la morale, puisqu'il faut être pur pour s'agenouiller à la sainte Table ; il inclut ou rattache à lui dans sa transcendance tous les autres moyens de sanctification. Ainsi tout se récapitule, se rencontre, se résume dans l'Eucharistie : le dogme, la morale, la pratique religieuse, les vérités à croire, les devoirs à observer, les moyens à pratiquer, toute la vérité, et celle qui s'impose à l'intelligence, et celle qui commande à la volonté, et celle qui conditionne la vie de l'âme. Comment en serait-il autrement ? L'Eucharistie, c'est le Christ, et le Christ, c'est la vérité.

Aussi, dans la pratique, c'est de la participation de l'homme à ce banquet de la communion que Notre-Seigneur a voulu faire le signe authentique de notre adhésion complète à la vérité dont son Evangile a été le message.

Avant d'engager la bataille de Bouvines, Philippe-Auguste se fit apporter une coupe pleine de vin, il y trempa plusieurs morceaux de pain, et, après en avoir pris un pour lui, il dit à ses compagnons d'armes en leur présentant cette même coupe : « Que celui qui veut m'être fidèle à la vie et à la mort suive mon exemple. » Et tous les barons présents mangèrent et burent leur part en signe de fidélité à leur roi.

Quand il eut achevé la prédication de tout son Evangile, Notre-Seigneur prit également dans ses mains la coupe et le pain consacrés. Il dit aux siens en les leur présentant : « Prenez et mangez ; buvez-en tous. » Il ajouta pour qu'on y reconnût le signe perpétuel de la fidélité à son Evangile : « Faites ceci en mémoire de moi. »

N'avait-il pas dit déjà dès la première annonce de l'Eucharistie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, si vous ne communiez, vous n'aurez pas la vie en vous » (Jo., VI, 53) ?

N'était-ce pas alors que s'était produit le premier partage de ceux qui sont avec le Christ et de ceux qui sont en dehors du Christ ? « Dès ce moment, dit S. Jean, beaucoup de ses disciples se retirèrent et n'allaient plus avec lui. » (Jo., VI, 66). N'était-ce pas alors que Notre-Seigneur avait mis ses apôtres à même d'opter pour lui ou sans lui : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » et que Pierre avait répondu au nom de tous par un acte de foi : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Saint de Dieu » (Jo., VI, 67-68) ?

Oui, c'est ici qu'il faut choisir, se prononcer, donner ou refuser son suffrage à la vérité, à Celui qui a les paroles de la vie éternelle.

XII

LE TRÉSOR CACHÉ, OU LES BÉATITUDES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Le programme de la vie chrétienne mis sous vos yeux pendant cette station de Carême, ne laisse pas que d'être, je l'avoue, même dans la douce et familière lumière des paraboles évangéliques, un programme de renoncement.

Dès le départ, c'était une inquiétude douloureuse, celle de la mort et de son au-delà, qui nous mettait en marche à la recherche d'une certitude. Sans doute, nous découvrons tout de suite l'explication et l'apaisement de cette inquiétude dans la révélation, à la lumière de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, du prix incomparable et des destinées supérieures de notre âme immortelle, mais pour nous trouver immédiatement aux prises avec d'autres difficultés, avec ce que Bossuet nomme justement « l'épouvantable sérieux de la vie » : car l'au-delà éternel heureux de cette âme, dont l'angoisse se précipite périodiquement dans notre existence comme une lame de fond dans la tempête, exige la sainteté préalable de la vie présente, qui ne s'obtient qu'à la condition de pratiquer l'*agere contra* de S. Ignace, la réaction attentive, généreuse, soutenue, contre les passions du dedans, les séductions du dehors, l'orgueil de la vie, par la mortification, le détachement, l'humilité, à telle enseigne que nous ne pouvons y réussir que par des moyens surnaturels dont la communion offre la synthèse et la plus haute per-

fection, et que pour remédier à des défaillances trop probables, il a fallu l'institution d'un sacrement qui nous remît en état : la Pénitence. Aussi, après avoir reçu et accepté d'abord l'invitation du Christ, en pleine connaissance maintenant des exigences de la vérité, devant ce programme d'abnégation, beaucoup se récusent ou mieux s'excusent, ce qui leur semble plus correct pour la vérité et pour eux : *Habe me excusatum.*

Pourtant si cette vie chrétienne, développée au cours de ce Carême et dont je viens de retracer les grandes lignes, est une vie de renoncement, de combat, de glaive, comme s'exprime Notre-Seigneur : *Non veni pacem mittere sed gladium* (Math., x, 34), il serait inhumain, antiévangélique, contraire à l'esprit de l'Eglise et à l'expérience des âmes de ne montrer de cette vie que le côté austère.

Ce serait inhumain. S'il y a en nous des tendances mauvaises que contrarie le programme des vertus de la vie chrétienne, il est aussi en nous des aspirations en haut qui nous soulèvent, à certaines heures, de notre terre-à-terre ou de nos marécages. Et pour ces aspirations, l'idéal de la vie chretienne, c'est l'échappée, la clairière, la trouée sur le ciel où elles peuvent enfin se dilater à l'aise.

Ce serait antiévangélique. L'Evangile s'ouvre, se poursuit, se ferme sur des visions de paix, de bonheur et de joie. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » ont chanté dans le ciel de Bethléem les anges de Noël ; le Messie a inauguré la prédication de sa vie publique, non pas par une série d'impératifs catégoriques : « Faites ceci, ne faites pas cela, » mais par une litanie de béatitudes : « Bienheureux les purs ! Bienheureux les doux ! Bienheureux les pacifiques ! *Beati... ! Beati... ! Beati...* » A ce mot : bienheureux, le cœur se dilate et se remplit de joie. Il se resserre à celui de pauvreté ; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume et de royaume des cieux. Car « que ne voudrait-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel, un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni [1] ? » Et son message s'est intitulé la « bonne nouvelle », « l'Evangile » ; et cet Evangile s'est clos, malgré la tristesse des adieux, sur une promesse de joie : « Je vous laisse ma paix, afin que votre joie soit complète. »

Ce serait contraire à l'esprit de l'Eglise. Au milieu même de la longue période de pénitence de son Carême, comme pour mettre les âmes en garde contre l'humeur morose que pourraient engendrer ces austérités trop continues, afin de provoquer une bienfaisante détente, l'Eglise fait entendre un rappel à la joie intérieure : « Rejouis-toi, Jérusalem ! Rassemblez-vous, vous tous qui l'aimez ! Tressaillez de joie avec elle, vous qui avez été avec elle dans la tristesse ; exultez et rassasiez-vous aux sources de votre joie. » (Introït du IVe Dim. de Carême) [1].

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, 2e jour, 1re béatitude.

Ce serait contradiction flagrante de l'expérience des âmes. Quand on a un peu fréquenté la vie des saints, il saute aux yeux que les deux mots de joie et de sainteté sont faits pour se rencontrer en épigraphe sur leur biographie. Car, comme demandait le séraphique François d'Assise, le saint de la joie parfaite : « Que sont les serviteurs de Dieu, sinon ses musiciens et ses jongleurs destinés à relever le cœur des hommes et à leur apporter la joie de l'esprit ? »

Encore une fois, ce serait défigurer le vrai visage de la vie chrétienne que de ne pas mettre sur ses traits austères le sourire qui l'illumine. Consciemment les ennemis de Dieu et de l'Eglise la présentent sous le masque repoussant d'un rigorisme rigide et d'un morne ennui, d'une bouderie renfrognée à toutes les joies de vivre, pour mieux lui aliéner les âmes. A leur insu nos prédications commettraient la même erreur et le même dommage si elles ne faisaient place, à côté de nos renoncements, aux béatitudes de la vie chrétienne.

Ces béatitudes, les paraboles de l'Evangile ne pouvaient manquer de nous les laisser entendre. Les voici vivement exprimées dès le début de la prédication de Notre-Seigneur, dans la parabole du trésor caché. Il n'y a pas jusqu'au tour rapide de cette parabole qui ne donne l'impression de la joie parfaite que procure le royaume de Dieu.

Il en va du royaume des cieux, disait Notre-Seigneur, comme d'un trésor caché dans un champ, qu'un homme aurait eu l'heureuse fortune d'y découvrir. Vite il l'enfouit de nouveau en terre, de peur qu'on ne soupçonne sa bonne chance et qu'on ne mette une plus-value sur ce terrain qu'il a aussitôt résolu d'acheter. Et il s'en va, vend tout ce qu'il possède, fait immédiatement l'acquisition de ce champ. (Math., XIII, 44).

Toutes les étapes de la joie de la vie chrétienne sont ici indiquées : la joie vraie de la découvrir, la joie allègre à la conquérir, la joie heureuse de la posséder.

I. — *La joie vraie de découvrir la vie chrétienne*

Il en va du royaume des cieux comme d'un trésor caché dans un champ, qu'un homme aurait l'heureuse fortune de découvrir. Il est si vrai que la doctrine de la vie chrétienne est un trésor que nous lui donnons ce nom : nous l'appelons le « trésor de la foi. » Et la découverte ou le don de la foi engendre la joie, la joie vraie.

[1] « L'homme aspire au bonheur, à la joie. Aussi, une religion qui écarterait la sollicitude du bonheur, la demande de la félicité, serait elle une religion de cruauté et de fausseté. La religion catholique n'est pas cela : à travers ses prières et ses cérémonies, en toutes les phases de son cycle liturgique, dans les fêtes de Noël et de Pâques comme dans les semaines de l'Avent et du Carême, circule toujours l'idée du bonheur de l'âme, du contentement spirituel, de l'exultation intérieure, de la béatitude promise, c'est la hantise perpétuelle des vraies joies qui viennent de Dieu. » (*Croix*, 5 mars 1930).

La joie est dilatation du cœur, *lætitia*, c'est-à-dire sentiment d'aise, de large, d'espace qui permet de s'épanouir. Un épanouissement du cœur, voilà bien l'image dans laquelle nous exprimons la joie. Elle est en effet l'éclosion et le déploiement de ce besoin impérieux de bonheur qui est au fond des âmes [1].

Et seul l'idéal de la vie chrétienne crée le milieu assez large où peuvent non seulement pointer, mais s'ouvrir et se déployer toutes les tendances profondes qui sont en nous. Partout ailleurs elles sont resserrées, comprimées, à l'étroit. Et c'est l'explication de la joie rayonnante des saints comme de la tristesse des pécheurs, de la tristesse qui resserre le cœur comme la joie le dilate.

L'homme a besoin de vérité et de certitude. Il faut qu'il sache, et à n'en pas douter, quelle destinée est la nôtre. Tant qu'il ne tiendra pas la réponse qui le satisfera, il sera travaillé d'une inquiétude secrète.

Et à l'exclusion de tous les systèmes de la sagesse humaine, la doctrine de la vie chrétienne lui donne une explication qui répond à toutes ses exigences. Malgré ses mystères, elle se présente à lui dans des conditions de crédibilité qui ne lui permettent pas de douter qu'elle est la parole authentique de Dieu, de la vérité qui ne peut se tromper ni nous tromper. Comment cette doctrine n'apporterait-elle pas à l'homme la joie de l'esprit, qui est l'épanouissement en pleine lumière ?

L'homme a besoin d'un but à sa taille et pourtant réalisable. Tous les objectifs que vous présentez à ses efforts et qui laisseront encore des désirs d'autre chose ne pourront être que des étapes. Il souffrira de se sentir des forces inemployées.

La doctrine chrétienne ouvre devant lui un champ immense où déployer à l'aise son essor : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Elle lui assure pour ce vol audacieux la grâce toute-puissante de Dieu. Elle lui apporte donc la joie qui est pour elle de pouvoir s'élancer en plein ciel, au lieu de briser ses ailes aux barreaux d'une volière.

L'homme a besoin pour son cœur de consolation et de fidélité. Il s'étonne, se scandalise presque du problème de la souffrance ; d'instinct il prononce des mots d'éternité : sans retour, à jamais, pour toujours. Il ne peut accepter sans explication l'existence du mal, ni que la mort soit une séparation définitive.

Et la doctrine chrétienne lui enseigne sa faiblesse innée et sa défaillance originelle ; elle l'assure qu'ils se retrouveront et se reconnaîtront par delà le tombeau, ceux qui se sont aimés sur la terre. La mère peut espérer revoir son enfant et l'épouse son époux. Cette espérance détend les liens de la tristesse qui le resserre et elle le dilate de joie.

L'homme aspire à l'immortalité. Ce besoin apparaît déjà dans l'instinct de la conservation. Il se manifeste davantage encore par tout ce que l'homme tente et réalise afin de se survivre.

Et la doctrine chrétienne atteste la résurrection des corps. La mort n'est pas le saut dans le néant, mais le passage à une autre vie qui ne finira pas. Aussi l'idée de la mort, qui est la terreur de l'incroyant, apparaît au croyant, malgré les craintes qu'elle lui inspire au souvenir de ses fautes, comme l'affranchissement suprême et le plein épanouissement de la vie.

Ainsi la doctrine de la vie chrétienne ouvre devant l'homme des espaces infinis que ne borne aucun horizon. Tout entier, esprit et volonté, cœur, corps et âme, il peut s'y épanouir à l'aise et au large. Et parce que la joie n'est pas autre chose que cet épanouissement et cette dilatation, cette doctrine nous met véritablement en état de joie.

II. — *La joie allègre à conquérir la vie chrétienne*

Oui, la doctrine de la vie chrétienne met en état de joie, mais sa pratique ? La découverte du trésor de la foi fait le contentement de l'esprit, mais son acquisition ne nous jette-t-elle pas en plein tourment ? Et la vie chrétienne ne nous jouerait-elle pas cruellement, en ne nous offrant que des sacrifices après la plus alléchante réclame de bonheur ?

Non ! La vie chrétienne tient ses promesses. A la joie de la découverte s'ajoute celle de l'acquérir.

Voyez l'homme chanceux de la parabole. Dans la joie de sa découverte, *præ gaudio illius*, il s'en va, vend tout ce qu'il possède, achète le champ du trésor. Tout cela se fait si rapidement, et sa décision, et le sacrifice de tous ses biens, et l'acquisition de ce nouveau domaine, qu'on le dirait en quelque sorte porté par sa joie, *præ gaudio illius*.

En effet, la joie donne des ailes. Elle n'est pas seulement dilatation du cœur, elle est aussi transport, *exultatio*, c'est-à-dire ce sentiment d'allégresse qui nous soulève, nous met en mouvement, nous porte pour ainsi dire vers ce qui fait notre bonheur. On saute, on bondit, on vole de joie.

Ainsi la joie qu'éprouve le croyant à découvrir dans sa foi les conditions d'épanouissement harmonieux de son être le porte à la vivre. Tous les néophytes et tous les convertis témoignent au début d'un élan généreux. Il faudrait presque modérer leur ardeur.

Sans doute, par la suite, pour mettre à exécution sa décision de vie chrétienne, le fidèle rencontre ces renoncements que nous avons dit qu'elle suppose. Mais la joie de servir Dieu n'est pas incompatible avec le renoncement à soi-même : mortification, détachement, humilité. Et

[1] « Alia nomina ad delectationem pertinentia, sunt imposita ab effectibus delectationis : nam *lætitia* imponitur a dilatatione cordis, ac si diceretur *latitia* ; *exultatio* vero dicitur ab exterioribus signis delectationis interioris, quæ apparent exterius, inquantum scilicet interius gaudium prosilit ad exteriora : *jucunditas* vero dicitur a quibusdam specialibus lætitiæ signis vel effectibus... ; omnia ista nomina videntur pertinere ad gaudium : non enim utimur eis, nisi in naturis rationalibus. » (*Sum. Theol.*, Iª-IIæ, q. XXXI, art. 3, ad 3).

il n'est pas contradictoire de présenter la vie chrétienne comme une vie de renoncement et à la fois une vie heureuse.

« Là où est votre trésor, disait Notre-Seigneur, là aussi est votre cœur. » (Math., VI, 21). L'homme qui a eu la grâce de découvrir dans la foi un trésor, s'éprend de cette foi et l'aime. Par la vertu de cet amour, les renoncements deviennent tolérables, même ils ne comptent plus ; bien mieux, quand le chrétien est un saint, ils sont une joie.

« L'amour porte son fardeau sans en sentir le poids, nous dit l'*Imitation* [1], et rend doux ce qu'il y a de plus amer. » Dans une de ces formules lapidaires dont son éloquence était coutumière, S. Augustin avait écrit auparavant : « Quand on aime, on ne souffre pas, ou si l'on souffre, cette souffrance elle-même est aimée [2]. » L'*Imitation* et S. Augustin se trouvent déjà dans l'Evangile, puisque Notre-Seigneur disait aux siens : « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons... ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger. » (Math., XI, 29-30).

Aussi bien, il y a quelque chose de plus démonstratif que tous ces raisonnements auxquels je m'excuserais presque de m'attarder : c'est la vie, la vie des justes et des pécheurs.

Depuis S. Paul qui déclarait surabonder de joie dans ses épreuves (II Cor., VII, 4) et tous les apôtres qui se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le Christ (Act., V, 41) jusqu'au sourire de la petite sainte Thérèse, l'immense et ininterrompu cortège des saints défile à travers l'histoire avec un cantique de joie sur les lèvres. Les bons chrétiens et les bonnes chrétiennes qui s'efforcent de loin de leur ressembler, d'inspirer leur vie de la même foi, de la soumettre à la même morale et aux mêmes pratiques, malgré les sacrifices et les épreuves, goûtent un peu la joie des saints. Suivant la promesse du Christ, ce qui nous semble tristesse est changé en joie. (Jo., XVI, 20).

Les pécheurs, au contraire, au fond sont tristes. Ils cherchent à se donner le change à coups de plaisirs toujours plus épicés, de ces plaisirs humains au rebours de la joie, selon les vers du poète, comme ces morphinomanes pour qui les doses répétées, plus fréquentes et plus fortes, de leur poison deviennent une nécessité : « Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond. » Ils restent tristes, mortellement tristes, tristes à en mourir ; de ces joies étourdissantes au suicide, la cloison est très mince et ne tient pas toujours : on a vu des jeunes filles sortir du bal pour allumer un réchaud... tandis que les saints ne se suicident pas. Et quand même il n'est pas le pécheur viveur et jouisseur de profession, quand il n'est que le pauvre pécheur qui se laisse aller lorsqu'elles le sollicitent à ses passions d'homme, quand il n'est que la triste chiffe qui ne se décide jamais une bonne fois pour ou contre le péché, même alors, dans ce jeu de balance entre le bien et le mal, dans cette demi-mesure, dans ce coupage, l'homme ne trouve pas le bonheur, mais au fond toujours une lie de tristesse. Il est de ces chrétiens que plaisantait Voltaire, « qui se donnent beaucoup de mal pour se damner. » Ils n'ont entièrement ni les fausses joies du péché que leur conscience se refuse à commettre en grand, ni les joies vraies de la vertu que troublent leurs remords.

Ainsi la vie chrétienne ne déçoit pas. Malgré ses renoncements nécessaires, son acquisition coûteuse donne les joies qu'avait fait entrevoir sa découverte. Et ces joies sont l'avant-goût des béatitudes de sa possession définitive.

III. — *Joie heureuse dans la possession de la vie chrétienne*

Quand on réfléchit longuement sur cette courte parabole du trésor caché, pour en extraire tous les enseignements qu'elle renferme, on est frappé de son brusque point final : l'homme s'en va, vend tout ce qu'il possède, achète le champ du trésor. Et c'est tout, car le Maître passe immédiatement à une seconde parabole, semblable à la première : la parabole de la perle précieuse. L'esprit reste en suspens, sur l'impression d'un récit inachevé, comme s'il manquait une fin à cette histoire, ce qui advint à cet homme quand il fut en possession du champ si ardemment convoité.

Car enfin la joie qui est d'abord la dilatation du cœur, qui se manifeste immédiatement dans des transports auxquels rien ne semble impossible, se prolonge généralement dans un charme, une douceur, un bonheur paisible, *jucunditas*, qui est le meilleur d'elle-même. On jouit en sécurité, sans inquiétude, en toute confiance, de ce qu'on possède désormais. La joie est devenue la vie heureuse.

Et ce dut être le sort de l'homme de la parabole. Il n'importait guère de le raconter. Comme les peuples heureux, les âmes heureuses n'ont pas d'histoire.

Il importait d'autant moins de le raconter, qu'en fait, dans la réalité dont cette parabole n'est que la figure, nous n'arrivons jamais ici-bas à la possession parfaite de la vie chrétienne. Notre existence se passe à l'acquérir lentement, dans une marche progressive, continue chez les saints, avec des alternatives de succès et de déboires chez la plupart. C'est le ciel seulement qui nous mettra dans la possession définitive de la vie chrétienne.

Cette acquisition toujours en cours pendant notre existence, les maladresses qui nous font perdre tout à coup ce que nous avions gagné, les hauts et les bas de la vie chrétienne chez le plus grand nombre, suffisent à expliquer que notre joie ne va pas ici-bas sans mélange de tristesse. Mais la faute n'en est pas à cette vie chrétienne, elle en est à nous qui la perdons par moments. Et nous devons bien reconnaître dans la sincérité de notre cœur que nos jours les plus joyeux, les

[1] L. III, c. V.
[2] *De bono viduitatis*, c. 21 (P. L., XL, 448).

années les plus heureuses de notre vie, les périodes les plus claires et les plus radieuses de notre existence, sont celles que nous avons vécues, l'âme pure, dans l'ignorance du mal, et davantage encore dans la lutte héroïque et victorieuse contre le mal.

Quand enfin le ciel nous mettra dans la possession inamissible de cette vie chrétienne s'épanouissant dans la gloire, alors aussi sera la joie vraiment pleine et ininterrompue, de son vrai nom, la béatitude. « Dieu essuiera toute larme de (leurs) yeux, dit S. Jean, et la mort ne sera plus et il n'y aura plus de deuil, ni cri, ni douleur » (Apoc., XXI, 4). Ce seront des béatitudes «... que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9).

Sans doute, ces béatitudes ne sont pas encore le présent, elles ne sont que l'avenir, que l'au-delà de la vie chrétienne d'ici-bas. Mais déjà l'espérance les mêle si intimement à nos pensées d'avenir, elle les fond tellement dans nos perspectives, elle nous les montre si proches, qu'elles entrent pour une grande part dans les joies de la vie chrétienne de la terre. Et ce n'est pas anticiper que d'en parler à propos des joies de la vie chrétienne que nous menons maintenant dans la lutte ; au contraire, c'est dire justement ce qui fait le meilleur, le plus solide, le plus durable de ces joies : l'espérance très ferme que nous nous acheminons d'un pas rapide ou cahin-caha, suivant la vigueur ou la faiblesse de notre vie chrétienne, mais enfin que nous nous acheminons de ces joies à la béatitude.

* *

La vie chrétienne comporte des renoncements. Les taire serait leurrer les âmes. Elle est une religion de combat.

Mais elle a aussi ses joies : plus hautes, plus denses, plus durables que les renoncements qu'elle impose. Il faut les proclamer, sous peine de la fausser, d'éloigner les hommes d'une religion qu'ils se représenteraient inhumaine. Elles sont dès ici-bas la récompense des sacrifices généreusement consentis.

De cette joie le Seigneur nous fait un commandement : « *Gaudete in Domino,* » un commandement réitéré : « *Iterum dico, gaudete.* »

Dans cet esprit, le fondateur des Calvairiennes, de l'Ordre le plus austère qui soit peut-être, déclarait à ses filles : « Je veux que vous ayez la joie et la souffrance... et si vous ne pouvez avoir les deux, que vous ayez la joie plutôt que la souffrance. »

Dans quelques jours désormais, en pleine allégresse des fêtes de Pâques, quand les cloches de nos églises sonneront à toute volée, nous chanterons : « Voici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et exultons de joie. »

C'est en effet le jour que le Seigneur a fait, afin que les consciences purifiées par la confession et les cœurs redevenus des cœurs de premiers communiants puissent goûter les joies de la vie chrétienne.

Heureuses les âmes des communiants de Pâques qui savoureront ces joies ! Heureuses les familles où l'on ne fera qu'un cœur et qu'une âme, l'époux et l'épouse, les grands avec les petits ! Heureuses surtout les âmes qui auront enfin rejeté le poids de leurs péchés et de leurs tristesses ! Les joies de la vie chrétienne se doubleront pour elles du soulagement de sortir enfin du cauchemar de leurs inquiétudes et de leur terreur.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XVII

S. GABRIEL : LES ANGES

Mes frères,

Notre méditation, aujourd'hui, va nous emporter bien loin de la terre, jusque dans les sublimités des cieux, où nous chercherons un protecteur en la personne de l'archange Gabriel, l'un des plus puissants parmi les esprits bienheureux qui montent la garde autour du trône de l'Eternel.

I

Dieu a jugé bon, en effet, de s'environner dans le ciel d'une cour resplendissante. Si cela convient aux simples monarques de la terre, n'est-il pas juste de reconnaître que cela s'accorde mieux encore avec la majesté du Roi des rois ? Sans doute, primitivement, Dieu existait seul : c'est une conséquence nécessaire de son éternité, car, n'ayant pas de commencement, il se trouve antérieur à toutes les créatures. Mais, quand il résolut de créer un univers, il voulut appeler à l'existence, avant toute autre chose, des êtres destinés à peupler les parvis sacrés du Paradis. Avant la terre et avant l'homme, il a donc fait les anges, et ces anges sont de purs esprits, qui demeurent toujours en la présence de leur Dieu.

Que l'on ne s'égare pas sur le sens de cette expression : « un pur esprit. » Cela ne signifie nullement un esprit dégagé de tentations vulgaires ou de vices charnels. Cela désigne un être absolument immatériel et qui subsiste sans avoir de corps. Les anges ont une intelligence, comme nous, et même incomparablement supérieure à la nôtre ; ils ont une volonté, fixée maintenant dans l'amour de Dieu ; ils possèdent, à un degré surémineni, toutes les prérogatives dont nous sommes fiers à bon droit parce qu'elles nous élèvent au-dessus de tous les autres êtres de ce monde ; ils possèdent même des privilèges auxquels nous ne saurions jamais prétendre. Mais ils ne sont pas composés de chair ; leur existence est purement spirituelle, et devra se perpétuer toujours ainsi, puisque, comme nous, ils sont appelés à l'immortalité. L'infaillible concile du Latran, confirmé sur ce point par celui du Vatican, est si nettement affirmatif sur la question de la spiritualité

des anges que l'on ne pourrait la révoquer en doute sans une très grave témérité. Ces purs esprits, donc, rayonnent dans les immensités des cieux.

Combien sont-ils ? Des multitudes sans doute, car il convient à un souverain — et au Dieu souverain infiniment plus qu'à tout autre — de se composer une cour aussi nombreuse que brillante. Mais aucun élément ne nous permet de risquer la moindre opinion, même simplement approximative, sur cette question. Ce que nous savons bien, par contre, c'est qu'ils sont divisés, suivant une hiérarchie, en neuf groupes que l'on appelle aussi des « chœurs. » Il y a d'abord les Séraphins au souffle de flamme, les Chérubins, dont le nom symbolise la profusion de la sagesse, les Trônes, dont la simple idée évoque tout de suite la pensée de l'immutabilité et de la gloire suprêmes. Puis les Dominations, les Vertus, les Puissances nous rappellent les principes d'autorité et de force qui sont avant tout l'apanage du Très-Haut. Enfin les Principautés veillent, comme nous le dirons bientôt, à notre salut, et les Archanges, comme les Anges au sens strict, sont employés comme les messagers de Dieu.

Au commencement, Dieu avait créé les milices célestes dans un état de justice sainte. Mais, de même qu'il devait faire plus tard pour nos premiers parents et pour nous, il voulut les mettre à l'épreuve. Créatures intelligentes et libres, les esprits du ciel devaient, par eux-mêmes, discerner leur bien suprême et y adhérer volontairement.

Comment le Seigneur s'y prit-il ? On a dit qu'il leur donna à prévoir l'Incarnation future du Verbe et qu'il les mit en demeure d'adorer le Christ qui, immensément supérieur à eux comme Dieu, pouvait leur paraître inférieur sous sa forme humaine. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il les mit en présence d'une tentation d'orgueil. Un grand nombre se soumit avec joie. Mais d'autres, nombreux aussi, se refusèrent à l'obéissance. « *Non serviam !* » s'écria leur prince, Lucifer, l'ange de lumière qui tenait un des tout premiers rangs auprès du trône de l'Eternel.

Une lutte mystérieuse s'engagea. Michel prit le commandement des troupes fidèles ; les révoltés furent battus et précipités pour toujours dans les gouffres ardents où leur châtiment se poursuivra à travers des siècles sans fin. Nous ne saurions, évidemment, nous faire une idée exacte de cette bataille si différente de nos combats terrestres. Le grand poète anglais Milton a essayé de la traduire dans son épopée du *Paradis perdu*. Mais tout cela n'est qu'une suite d'images qui, pour être admirables, n'en demeurent pas moins impuissantes à traduire une réalité dont nos conceptions de ce monde ne pourront jamais approcher et que nous ne comprendrons partiellement que dans l'autre vie.

A la suite de ce conflit, les anges se trouvèrent définitivement classés en deux catégories opposées. Les bons furent confirmés en grâce, c'est-à-dire que, pour récompenser leur fidélité, Dieu leur accorda la faveur de ne plus pouvoir pécher à l'avenir. Ils sont désormais sûrs que rien ne les fera déchoir des gloires accordées par le Très-Haut et sauvegardées par leur mérite. Les autres, rejetés en enfer, furent, eux aussi, confirmés, mais dans le mal. Ils savent que rien ne pourra jamais les réconcilier avec le souverain qu'ils ont trahi et que rien, durant toute l'éternité, n'abrégera ni n'allégera leur supplice.

Tandis que les premiers sont heureux et triomphants pour toujours, le seconds sont voués, pour toujours également, aux peines du feu et à cette torture plus terrible qui est la séparation absolue d'avec Dieu. On appelle ces derniers les démons, et nous aurons à revenir sur la détestable influence qu'ils cherchent, par tous les moyens, à exercer sur nos âmes chancelantes. Leur sort terrible, mais si mérité, doit au moins nous inspirer un sentiment de gratitude à l'égard de la Providence qui nous a ménagé plus d'indulgence qu'à ces créatures supérieures. Les hommes sont tentés, eux aussi, et ils ne succombent que trop souvent. Mais, après chacune de leurs fautes, il leur reste la possibilité de se repentir, de prendre des résolutions meilleures et d'obtenir le pardon du Seigneur qui consent à les réintégrer dans tous leurs droits surnaturels.

Les purs esprits du ciel n'eurent pas une telle faveur. Un seul instant décida de leur destin d'une façon irrévocable. Aucun recours ne leur est permis. Pourquoi, sans nous en être rendus dignes, bénéficions-nous d'une pareille différence de traitement ? C'est un de ces mystères ineffables que nous ne pénétrerons jamais ici-bas.

II

Le Créateur, dont la prudence est sans limite, n'a rien fait sans une raison profonde. Tout être a son rôle déterminé dans l'ensemble de l'univers et il n'en est aucun d'inutile. Nous pouvons donc rechercher dans quel but il a créé les anges.

Tout d'abord, ce fut pour sa propre gloire. Il est absolument légitime et normal que soient rendus au Seigneur tous les respects, toutes les adorations auxquels il a droit. Sur terre, ce sont les âmes fidèles et pieuses, et spécialement celles qui ont été consacrées à Dieu, qui se relaient pour assurer la louange perpétuelle de l'Eternel. Si grande que puisse être leur bonne volonté, surtout dans les siècles de ferveur, on conviendra que cette simple prière des êtres inférieurs que nous sommes est bien insuffisante pour la majesté divine. Il est donc normal que Dieu ait voulu établir plus près de lui des adorateurs dont les cantiques et l'encens lui seraient plus agréables encore que les nôtres.

Je ne veux pas dire que la ferveur des anges soit adéquate à la grandeur de leur souverain Maître, car, entre eux et lui, il y aura toujours l'abîme infranchissable qui sépare les créatures de leur auteur. Mais tout de même, il faut bien reconnaître l'immense supériorité de ces esprits

années les plus heureuses de notre vie, les périodes les plus claires et les plus radieuses de notre existence, sont celles que nous avons vécues, l'âme pure, dans l'ignorance du mal, et davantage encore dans la lutte héroïque et victorieuse contre le mal.

Quand enfin le ciel nous mettra dans la possession inamissible de cette vie chrétienne s'épanouissant dans la gloire, alors aussi sera la joie vraiment pleine et ininterrompue, de son vrai nom, la béatitude. « Dieu essuiera toute larme de (leurs) yeux, dit S. Jean, et la mort ne sera plus et il n'y aura plus de deuil, ni cri, ni douleur » (Apoc., XXI, 4). Ce seront des béatitudes «... que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9).

Sans doute, ces béatitudes ne sont pas encore le présent, elles ne sont que l'avenir, que l'au-delà de la vie chrétienne d'ici-bas. Mais déjà l'espérance les mêle si intimement à nos pensées d'avenir, elle les fond tellement dans nos perspectives, elle nous les montre si proches, qu'elles entrent pour une grande part dans les joies de la vie chrétienne de la terre. Et ce n'est pas anticiper que d'en parler à propos des joies de la vie chrétienne que nous menons maintenant dans la lutte ; au contraire, c'est dire justement ce qui fait le meilleur, le plus solide, le plus durable de ces joies : l'espérance très ferme que nous nous acheminons d'un pas rapide ou cahin-caha, suivant la vigueur ou la faiblesse de notre vie chrétienne, mais enfin que nous nous acheminons de ces joies à la béatitude.

* *

La vie chrétienne comporte des renoncements. Les taire serait leurrer les âmes. Elle est une religion de combat.

Mais elle a aussi ses joies : plus hautes, plus denses, plus durables que les renoncements qu'elle impose. Il faut les proclamer, sous peine de la fausser, d'éloigner les hommes d'une religion qu'ils se représenteraient inhumaine. Elles sont dès ici-bas la récompense des sacrifices généreusement consentis.

De cette joie le Seigneur nous fait un commandement : « *Gaudete in Domino,* » un commandement réitéré : « *Iterum dico, gaudete.* »

Dans cet esprit, le fondateur des Calvairiennes, de l'Ordre le plus austère qui soit peut-être, déclarait à ses filles : « Je veux que vous ayez la joie et la souffrance... et si vous ne pouvez avoir les deux, que vous ayez la joie plutôt que la souffrance. »

Dans quelques jours désormais, en pleine allégresse des fêtes de Pâques, quand les cloches de nos églises sonneront à toute volée, nous chanterons : « Voici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et exultons de joie. »

C'est en effet le jour que le Seigneur a fait, afin que les consciences purifiées par la confession et les cœurs redevenus des cœurs de premiers communiants puissent goûter les joies de la vie chrétienne.

Heureuses les âmes des communiants de Pâques qui savoureront ces joies ! Heureuses les familles où l'on ne fera qu'un cœur et qu'une âme, l'époux et l'épouse, les grands avec les petits ! Heureuses surtout les âmes qui auront enfin rejeté le poids de leurs péchés et de leurs tristesses ! Les joies de la vie chrétienne se doubleront pour elles du soulagement de sortir enfin du cauchemar de leurs inquiétudes et de leur terreur.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XVII

S. GABRIEL : LES ANGES

Mes frères,

Notre méditation, aujourd'hui, va nous emporter bien loin de la terre, jusque dans les sublimités des cieux, où nous chercherons un protecteur en la personne de l'archange Gabriel, l'un des plus puissants parmi les esprits bienheureux qui montent la garde autour du trône de l'Eternel.

I

Dieu a jugé bon, en effet, de s'environner dans le ciel d'une cour resplendissante. Si cela convient aux simples monarques de la terre, n'est-il pas juste de reconnaître que cela s'accorde mieux encore avec la majesté du Roi des rois ? Sans doute, primitivement, Dieu existait seul : c'est une conséquence nécessaire de son éternité, car, n'ayant pas de commencement, il se trouve antérieur à toutes les créatures. Mais, quand il résolut de créer un univers, il voulut appeler à l'existence, avant toute autre chose, des êtres destinés à peupler les parvis sacrés du Paradis. Avant la terre et avant l'homme, il a donc fait les anges, et ces anges sont de purs esprits, qui demeurent toujours en la présence de leur Dieu.

Que l'on ne s'égare pas sur le sens de cette expression : « un pur esprit. » Cela ne signifie nullement un esprit dégagé de tentations vulgaires ou de vices charnels. Cela désigne un être absolument immatériel et qui subsiste sans avoir de corps. Les anges ont une intelligence, comme nous, et même incomparablement supérieure à la nôtre ; ils ont une volonté, fixée maintenant dans l'amour de Dieu ; ils possèdent, à un degré suréminent, toutes les prérogatives dont nous sommes fiers à bon droit parce qu'elles nous élèvent au-dessus de tous les autres êtres de ce monde ; ils possèdent même des privilèges auxquels nous ne saurions jamais prétendre. Mais ils ne sont pas composés de chair ; leur existence est purement spirituelle, et devra se perpétuer toujours ainsi, puisque, comme nous, ils sont appelés à l'immortalité. L'infaillible concile du Latran, confirmé sur ce point par celui du Vatican, est si nettement affirmatif sur la question de la spiritualité

des anges que l'on ne pourrait la révoquer en doute sans une très grave témérité. Ces purs esprits, donc, rayonnent dans les immensités des cieux.

Combien sont-ils ? Des multitudes sans doute, car il convient à un souverain — et au Dieu souverain infiniment plus qu'à tout autre — de se composer une cour aussi nombreuse que brillante. Mais aucun élément ne nous permet de risquer la moindre opinion, même simplement approximative, sur cette question. Ce que nous savons bien, par contre, c'est qu'ils sont divisés, suivant une hiérarchie, en neuf groupes que l'on appelle aussi des « chœurs. » Il y a d'abord les Séraphins au souffle de flamme, les Chérubins, dont le nom symbolise la profusion de la sagesse, les Trônes, dont la simple idée évoque tout de suite la pensée de l'immutabilité et de la gloire suprêmes. Puis les Dominations, les Vertus, les Puissances nous rappellent les principes d'autorité et de force qui sont avant tout l'apanage du Très-Haut. Enfin les Principautés veillent, comme nous le dirons bientôt, à notre salut, et les Archanges, comme les Anges au sens strict, sont employés comme les messagers de Dieu.

Au commencement, Dieu avait créé les milices célestes dans un état de justice sainte. Mais, de même qu'il devait faire plus tard pour nos premiers parents et pour nous, il voulut les mettre à l'épreuve. Créatures intelligentes et libres, les esprits du ciel devaient, par eux-mêmes, discerner leur bien suprême et y adhérer volontairement.

Comment le Seigneur s'y prit-il ? On a dit qu'il leur donna à prévoir l'Incarnation future du Verbe et qu'il les mit en demeure d'adorer le Christ qui, immensément supérieur à eux comme Dieu, pouvait leur paraître inférieur sous sa forme humaine. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il les mit en présence d'une tentation d'orgueil. Un grand nombre se soumit avec joie. Mais d'autres, nombreux aussi, se refusèrent à l'obéissance. « *Non serviam !* » s'écria leur prince, Lucifer, l'ange de lumière qui tenait un des tout premiers rangs auprès du trône de l'Eternel.

Une lutte mystérieuse s'engagea. Michel prit le commandement des troupes fidèles ; les révoltés furent battus et précipités pour toujours dans les gouffres ardents où leur châtiment se poursuivra à travers des siècles sans fin. Nous ne saurions, évidemment, nous faire une idée exacte de cette bataille si différente de nos combats terrestres. Le grand poète anglais Milton a essayé de la traduire dans son épopée du *Paradis perdu*. Mais tout cela n'est qu'une suite d'images qui, pour être admirables, n'en demeurent pas moins impuissantes à traduire une réalité dont nos conceptions de ce monde ne pourront jamais approcher et que nous ne comprendrons partiellement que dans l'autre vie.

A la suite de ce conflit, les anges se trouvèrent définitivement classés en deux catégories opposées. Les bons furent confirmés en grâce, c'est-à-dire que, pour récompenser leur fidélité, Dieu leur accorda la faveur de ne plus pouvoir pécher à l'avenir. Ils sont désormais sûrs que rien ne les fera déchoir des gloires accordées par le Très-Haut et sauvegardées par leur mérite. Les autres, rejetés en enfer, furent, eux aussi, confirmés, mais dans le mal. Ils savent que rien ne pourra jamais les réconcilier avec le souverain qu'ils ont trahi et que rien, durant toute l'éternité, n'abrégera ni n'allégera leur supplice.

Tandis que les premiers sont heureux et triomphants pour toujours, le seconds sont voués, pour toujours également, aux peines du feu et à cette torture plus terrible qui est la séparation absolue d'avec Dieu. On appelle ces derniers les démons, et nous aurons à revenir sur la détestable influence qu'ils cherchent, par tous les moyens, à exercer sur nos âmes chancelantes. Leur sort terrible, mais si mérité, doit au moins nous inspirer un sentiment de gratitude à l'égard de la Providence qui nous a ménagé plus d'indulgence qu'à ces créatures supérieures. Les hommes sont tentés, eux aussi, et ils ne succombent que trop souvent. Mais, après chacune de leurs fautes, il leur reste la possibilité de se repentir, de prendre des résolutions meilleures et d'obtenir le pardon du Seigneur qui consent à les réintégrer dans tous leurs droits surnaturels.

Les purs esprits du ciel n'eurent pas une telle faveur. Un seul instant décida de leur destin d'une façon irrévocable. Aucun recours ne leur est permis. Pourquoi, sans nous en être rendus dignes, bénéficions-nous d'une pareille différence de traitement ? C'est un de ces mystères ineffables que nous ne pénétrerons jamais ici-bas.

II

Le Créateur, dont la prudence est sans limite, n'a rien fait sans une raison profonde. Tout être a son rôle déterminé dans l'ensemble de l'univers et il n'en est aucun d'inutile. Nous pouvons donc rechercher dans quel but il a créé les anges.

Tout d'abord, ce fut pour sa propre gloire. Il est absolument légitime et normal que soient rendus au Seigneur tous les respects, toutes les adorations auxquels il a droit. Sur terre, ce sont les âmes fidèles et pieuses, et spécialement celles qui ont été consacrées à Dieu, qui se relaient pour assurer la louange perpétuelle de l'Eternel. Si grande que puisse être leur bonne volonté, surtout dans les siècles de ferveur, on conviendra que cette simple prière des êtres inférieurs que nous sommes est bien insuffisante pour la majesté divine. Il est donc normal que Dieu ait voulu établir plus près de lui des adorateurs dont les cantiques et l'encens lui seraient plus agréables encore que les nôtres.

Je ne veux pas dire que la ferveur des anges soit adéquate à la grandeur de leur souverain Maître, car, entre eux et lui, il y aura toujours l'abîme infranchissable qui sépare les créatures de leur auteur. Mais tout de même, il faut bien reconnaître l'immense supériorité de ces esprits

sur nous et admettre, par conséquent, que le Seigneur peut se complaire davantage à leur vénération qu'à la nôtre. Quand ils ne serviraient qu'à remplir ce devoir, leur existence serait déjà largement justifiée. Mais ils ont encore d'autres fonctions, dont les unes concernent directement la divinité, et dont les autres s'appliquent plus immédiatement à nous sans les détourner pour cela du but suprême auquel tout ici-bas doit tendre.

Lorsqu'il juge bon de communiquer avec les hommes, Dieu peut user de plusieurs moyens, et l'un de ceux-ci est l'envoi de messagers célestes. C'est ainsi que l'archange Raphaël, par exemple, fut commis par le Seigneur à la protection du jeune Tobie. C'est ainsi, surtout, que l'archange Gabriel reçut l'incomparable honneur d'être le héraut de l'Incarnation.

Quand Dieu estima que l'heure était venue de libérer le monde malheureux et coupable, il décida que le Verbe, seconde personne de l'ineffable Trinité, revêtirait une chair humaine et accomplirait les expiations qui devaient nous rouvrir les cieux. Mais, dans sa sagesse, le Seigneur voulut doter celui qui, sans cesser d'être Dieu, allait ressembler à tous les petits enfants, d'une mère qui veillerait sur ses premières années et l'assisterait jusqu'à son agonie.

On sait comment se produisit l'événement. Dans sa chambrette sombre une jeune fille était en prières. Tout à coup une éclatante lueur l'éblouit. Gabriel, descendu des cieux, s'inclina devant elle et lui demanda de la part de Dieu si, au prix de rudes sacrifices, elle accepterait de devenir la Mère du Messie. On connaît aussi la réponse de la Vierge : « Que la volonté du Seigneur soit accomplie. » Cette réponse d'humble et simple obéissance décida de l'Incarnation. Le Saint-Esprit n'eut plus qu'à faire éclater sa puissance sur Marie, et l'archange put retourner au ciel pour y apporter la bonne nouvelle que la terre allait avoir enfin un Sauveur.

On pourrait citer d'autres exemples, quoique moins sublimes, de l'intervention sensible des esprits bienheureux dans notre vie. Mais il s'agit là de missions spéciales, extraordinaires, et qui ne se produisent qu'à de longs intervalles, dans des circonstances anormales. Il est un second mode de l'action angélique auprès de nous qui, pour être plus discret, n'en est pas moins très efficace et se perpétue sans interruption. Dans sa miséricorde, le Seigneur a voulu que chacun de nous, fût-il le plus miséreux ou le plus pécheur, soit assisté invisiblement, durant tout le cours de sa vie, par un de ces êtres spirituels qui l'entourent et qu'il délègue à cet effet.

Ces anges qui veillent sur nous, nous les appelons des anges gardiens. Ils nous prennent en charge dès notre premier souffle et ne nous abandonneront qu'après notre dernier soupir. Leur tâche ne consiste point seulement à être les témoins de nos actions, mauvaises ou bonnes, pour les déférer plus tard au tribunal suprême dont nul n'évitera la sentence. Leurs suggestions mystérieuses tendent sans cesse à nous détourner de la tentation, à nous fortifier dans la vérité, à nous faire avancer vers le bien. Quand nous faisons un acte de courage, quand nous accueillons une bonne pensée, nous aurions facilement tendance à nous en attribuer tout le mérite. Demandons-nous plutôt si ces inspirations excellentes, si cette énergie inattendue qui nous a préservés soudain du péril, n'est pas venue, originairement, de notre bon ange, qui a mis son influence à notre secours.

Pourquoi faut-il, hélas ! que les anges saints ne soient pas les seuls à s'occuper de notre sort ? Inlassable imitateur de l'œuvre divine, Lucifer envoie, lui aussi, ses mauvais anges rôder autour de nous, suivant la belle expression de S. Pierre, comme des bêtes féroces cherchant une proie à dévorer. Les démons attaquent notre nature par ses côtés les plus faibles, par ses instincts les plus pervers. Ils flattent nos penchants vers le mal ; ils nous poussent aux occasions de péché ; ils chantent victoire si nous succombons. Et plus tard leur triomphe sera grand s'ils parviennent à entraîner un malheureux dans l'enfer éternel, où ils souffrent et où ils éprouveront je ne sais quelle satisfaction sadique à le voir souffrir avec eux.

Nous sommes l'enjeu d'une lutte incessante entre l'ange du bien qui veut notre salut, et celui du mal, acharné à notre perte. Grâce au privilège de notre liberté, nous demeurons aussi les arbitres de ce combat. De même que rien ne nous contraint physiquement à succomber sous les suggestions diaboliques, rien non plus ne peut nous forcer à suivre les inspirations salvatrices. C'est à nous qu'il appartient de choisir. Mais il faut avoir garde d'oublier les conséquences de nos décisions.

Notre résolution est d'ores et déjà, je pense, toute prise. Nous nous méfierons de l'ennemi qui ne nous flatte dans la vie actuelle que pour étaler ensuite sa haine lorsque quelqu'un sera tombé en son pouvoir. Nous rendrons, au contraire, à nos protecteurs célestes les témoignages de respect, de gratitude, d'amour et surtout de docilité que nous leur devons, dans notre propre intérêt, et à cause des services incommensurables qu'ils nous rendent. C'est de la sorte qu'à notre dernier jour nous serons élevés jusqu'à la gloire sur les ailes de nos anges gardiens.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

I

TROIS ASPECTS DE CE MYSTÈRE

Mes frères,

Jusqu'au XV^{e} siècle, les peuples chrétiens, justement fiers et reconnaissants de leur vocation à la foi, commençaient l'année à ce jour du 25 mars. Ne nous en étonnons pas. L'Incarnation du Verbe et sa venue parmi les hommes, c'est le plus grand événement de l'histoire du monde. Si d'autres

usages se sont introduits au sein de nos sociétés, depuis que la foi primitive s'y est affaiblie, nous n'en avons pas moins le devoir de commémorer ce grand jour et de nous rappeler tout ce qu'il a valu à la terre de bienfaits et de gloire.

Parmi tant d'enseignements renfermés dans ce mystère, il en est trois que je propose ce soir à vos réflexions. L'Annonciation nous révèle : la *sagesse du Très-Haut,* la *dignité humaine* et la *souveraineté de Dieu.*

I

« Vous avez fait toutes choses avec sagesse, » disait l'écrivain sacré (Ps. CIII, 24). Si cet attribut divin se manifeste dans toutes les œuvres du Seigneur, il doit être plus éclatant dans un mystère d'où dépend la régénération, c'est-à-dire comme une nouvelle création du genre humain.

Comment redire en quelques mots toutes les harmonies, toutes les convenances, toutes les merveilles de l'Incarnation ? La matière déborderait le cadre d'un entretien.

La sagesse est l'attribut en vertu duquel Dieu se propose les fins en rapport avec la nature de sa perfection et les atteint par les moyens les plus appropriés. Les Livres Saints semblent l'avoir définie en disant que Dieu « a disposé toutes choses avec suavité et avec force, qu'il les a ordonnées avec nombre, poids et mesure » (Sap., XI, 21), et qu'il n'est jamais à bout d'expédients pour arriver au but déterminé en ses décrets.

Admirez ce seul détail : Dieu se plaît aux contrastes. Il suit dans la réparation du mal des procédés opposés à ceux qui en ont marqué l'accomplissement, tout en gardant une certaine symétrie.

C'est par la femme que la déchéance humaine a commencé ; c'est par la femme aussi que commencera la réhabilitation. Nous devons notre perte à Eve ; nous devons notre salut à Marie. Un ange de ténèbres s'était présenté de lui-même à celle-là pour entreprendre notre perdition, un ange de lumière vient de par Dieu pour traiter avec celle-ci de notre salut. Un doute avait ouvert la porte au péché ; un acte de foi va donner accès au Verbe de Dieu sur la terre. Eve avait cru à la parole du tentateur pour notre déchéance ; Marie fait confiance à la parole du messager de Dieu pour notre relèvement. La faute de nos premiers parents avait eu pour racine l'orgueil ; la réparation en naîtra de l'humilité.

Ainsi Dieu se joue du démon. L'éternel ennemi du Très-Haut se flattait d'avoir bouleversé son œuvre, et voici que Dieu la restaure sur un nouveau plan, et combien plus grandiose ! C'est le triomphe de sa sagesse.

II

La dignité humaine ne s'y manifeste pas moins. Que tous les rationalistes, si jaloux des droits de la raison et du libre arbitre, que tous ceux qui accusent la religion d'amoindrir l'homme, viennent assister à cette scène, immortalisée par le ciseau ou le pinceau de tant d'artistes.

L'envoyé du ciel est là, debout, devant une humble vierge. Et que fait-il ? Il lui notifie les desseins du Très-Haut sur sa personne et il attend son consentement. Dieu va jusque là dans le respect de la liberté qu'il a accordée à l'homme.

Sagesse infinie, Maître absolu de tout ce qui existe, possesseur de tous les droits, Dieu dicte ses ordres à la créature intelligente. Il ne s'impose pas néanmoins, il se propose ; il oblige, il ne contraint pas. Il veut avoir en nous des serviteurs, non des esclaves notre service n'a de valeur à ses yeux que s'il est volontaire.

Dans ce mystère, il pouvait venir ici-bas à l'état d'homme parfait. Mais il a résolu de ne pas se différencier de nous en sa naissance. Il aura une mère. Cette mère, il l'a choisie entre toutes les filles d'Eve. Et lorsque l'heure arrêtée dans les conseils divins est arrivée, il fait part à cette vierge de son choix. En son libre arbitre, elle peut ou accepter ou refuser l'honneur qui lui est proposé. Son consentement est nécessaire, c'est la condition dernière pour que le mystère s'accomplisse. Afin qu'il soit donné en connaissance de cause et non par surprise, le Seigneur ne laisse pas ignorer à la jeune vierge tout ce que la maternité divine entraînera de souffrances et d'épreuves, tout ce qui se mêlera de larmes et de douleurs aux joies et à la gloire de cette prérogative.

Vraiment, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou du compte que tient Dieu de la faculté dont il a doué sa créature, ou de la dignité de celle-ci, dignité si grande qu'elle laisse un instant en suspens le ciel et la terre devant ce qui se passe en l'humble demeure de Marie. Que la créature humaine apparaît grande ici !

III

Enfin, ce mystère nous rappelle la souveraineté de Dieu.

« *Universa in manu tua sunt.* Toutes choses sont dans votre main, » dit la Sainte Ecriture (Job, I, 12). Dieu est le Maître absolu des esprits, des cœurs, des volontés. Ses attributs, l'acte créateur lui donnent sur tous les êtres des droits essentiels et sans limite. Qu'ils le veuillent ou non, tous relèvent de lui, tous sont sous sa dépendance, aucun ne saurait lui échapper. S'il en est qui se soustraient à son amour, ils retombent sous sa justice. Et tous sont ses redevables, ses obligés, pour que ses bienfaits s'étendent à tous et à chacun.

Telle est bien la signification de la réponse de Marie au message de l'ange Gabriel.

Ecce ancilla Domini, cela veut dire : « Je ne puis être, je ne suis que votre servante, l'instrument de vos volontés. Votre bon plaisir est mon unique loi. M'y conformer, l'exécuter aujourd'hui, demain, toujours, c'est toute ma raison d'être, c'est ma destinée, c'est mon honneur, ma joie, ma félicité. Faites donc de moi, en moi, par moi tout ce

que vous voudrez; j'y souscris, je m'y soumets à l'avance, sans réserve, non pour la raison que cela m'honore, mais pour la seule raison que cela vous plaît. »

Et sur les lèvres de l'auguste Vierge, dans son intention, cette parole est plus qu'un mot de circonstance, c'est une devise, c'est un programme de vie. Elle n'engage pas que le présent, elle embrasse tout l'avenir.

Ecce ancilla Domini. Je vois en cette réponse la réplique lointaine au *Non serviam* de l'ange rebelle et à celui en action de nos premiers parents dans l'Eden. Ce n'est point la restitution adéquate des droits et de la gloire de Dieu usurpés par cette double révolte, — le Verbe Incarné seul pourra l'offrir, — c'est la réparation aussi grande qu'une créature la peut apporter ; et avec quelle complaisance le Très-Haut la reçoit !

Ecce ancilla Domini. Dix-huit siècles à l'avance, Marie désavouait l'hérésie moderne, le crime formulé et perpétré aux sombres jours de la Révolution, que notre époque a continué et qu'elle veut consommer jusqu'au bout.

* *

M. f., si la première considération sur la sagesse divine a provoqué notre juste admiration ; si la seconde nous a montré le respect de Dieu pour notre liberté, la dernière doit nous rappeler en quelle dépendance nous avons à nous tenir vis-à-vis de lui. C'est nous tous qui devons nous regarder comme ses serviteurs ; c'est nous tous qui avons à faire sa volonté et à conformer la nôtre à la sienne. Nous avons le pouvoir de nous y soustraire, nous n'en avons pas le droit Il nous demande de le servir librement, volontairement, de bon gré. Ne nous y dérobons pas. Ce n'est pas seulement la foi et la raison qui nous en font un devoir, c'est aussi notre intérêt bien entendu. A nous faire ici-bas les bons serviteurs de notre Dieu, nous mériterons le salaire éternel qu'il leur réserve dans son céleste royaume. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XCIX

LE BON EXEMPLE

Il faut se faire une obligation grave de donner toujours le bon exemple.

I

L'exemple du bien, comme celui du mal, laisse des traces ineffaçables. Si vous faites le bien, vous êtes, selon la magnifique expression de l'Evangile, « une lumière placée sur le boisseau pour éclairer toute la maison » (Jo., VII, 35). Si vous faites le mal, vous êtes comme la marée qui déferle sur une plage en y laissant l'empreinte de ses vagues et le déchet de ses remous.

Il est des fleurs cachées qui échappent à tous les regards et qui, de leur petit calice, embaument l'atmosphère. Telles aussi certaines âmes : ceux qui les approchent tombent sous le charme de leurs vertus et surtout de cette suave douceur qui est le vrai parfum des saints et la bonne odeur de Jésus-Christ.

De fait, toute vertu, de par sa nature même, est féconde, communicative. On ne peut pas servir Dieu sans édifier le prochain. Et il y a tant de moyens de donner le bon exemple : remplir fidèlement ses obligations d'état, pratiquer l'oubli des injures, atténuer l'effet d'une médisance, apaiser un ressentiment, sacrifier son amour-propre pour ménager celui des autres, être toujours obligeant, charitable ! Placés dans le monde comme nous le sommes, comprenons bien le devoir qui nous oblige, dans la mesure du possible, à l'entraîner vers Dieu, à commencer par notre famille.

Il y a entre les membres d'une même famille comme une succession de grâces, comme un héritage de bénédictions. Votre frère, votre sœur plus jeune vit surtout d'imitation. Ce sont des plantes fragiles qui s'attachent à l'arbre qui les soutient, pour bientôt en emprunter les formes. Ne leur offrez jamais que des exemples dignes d'être suivis, en harmonie parfaite avec les leçons du catéchisme. Ils auront pour eux une influence de salut.

Par le bon exemple, si vous avez un caractère élevé, votre influence prendra encore plus d'étendue. Vous inspirerez à vos compagnes le mépris du monde et l'éloignement pour ses jeux insensés. Hélas ! aujourd'hui, tant d'existences qui auraient pu être belles, fécondes, sont devenues lamentables ! Au lieu de vous laisser éblouir par le même tourbillon et de rechercher, comme beaucoup le font, le bruit du monde et de ses fêtes, en donnant le bon exemple vous répandrez autour de vous, jusque dans le plus simple milieu, le parfum de la modestie, la simplicité, la pureté virginale. Heureuses mille fois serez-vous si, en voyant vos habitudes réglées et en respirant cet arome de grâce et de vertu qui jaillit de vos actes, d'autres glorifient le Père céleste qui est au ciel !

Le bon exemple que nous donnons n'aura pas moins de force pour encourager les faibles et confondre les méchants. Que faut-il parfois pour déconcerter des âmes pusillanimes? Un regard, un sourire moqueur, un haussement d'épaules, et c'est assez, de même qu'il suffit qu'elles trouvent devant elles une foi ferme et courageuse pour être rassurées. Devant une réputation sans tache, les méchants se taisent ; le calme d'une vie modeste et pure, l'éclat d'une belle conduite produisent sur leur esprit la plus salutaire impression, les portent à réfléchir, et beaucoup plus qu'on ne pense reviennent, sous cette influence surnaturelle, à de meilleurs sentiments.

II

Pour remplir le devoir du bon exemple, il convient donc d'apporter un soin éclairé et actif à la culture de notre âme et à sa perfection morale. La

première volonté de Dieu sur nous, sa volonté éternelle, celle qui se révèle au fond de la parole qui nous a créés, du sacrifice qui nous a rachetés, des grâces qui nous sont chaque jour prodiguées, c'est que nous devenions des saints (Luc, VI, 19) et que nos œuvres, inspirées par la foi, brillent devant les hommes.

Nous sommes portés à faire reposer notre sort éternel dans la préparation d'une bonne mort. Non, ce n'est pas seulement notre dernière heure, mais notre vie tout entière qui sera jetée sur le plateau de la balance divine. Pour être sauvé, il faut avoir fait valoir les talents mis à notre disposition par la Providence. Or il n'est pas de manière plus heureuse d'en tirer des fruits abondants que de répandre autour de nous, dans le cercle de nos relations et à l'imitation de Jésus-Christ, le bon exemple, le parfum du bien et de la vertu. Le monde aujourd'hui meurt d'égoïsme, de sensualité, d'orgueil. Pour le régénérer il faut des âmes ardentes, pures, dévouées, qui, se plaçant au-dessus des préjugés du monde, se créent un idéal et n'aient pas d'autre ambition que de se consacrer à l'amour de Dieu et au service du prochain.

* *

Au ciel, une des joies les plus douces sera de voir groupées autour de nous, dans un sentiment ineffable de reconnaissance et d'amour, les âmes que nous aurons édifiées par nos exemples et de recevoir leurs actions de grâces. Pour la goûter, soyez les servantes « bonnes et fidèles » du Seigneur, et plus tard, pour tant de bien accompli, Dieu lui-même sera votre récompense.

PANÉGYRIQUE DE S. BENOIT

(21 mars)

SA VIE, SON AME, SES ŒUVRES

Mes frères,

Les saints naissent où Dieu les fait naître, et il n'est point de caste qui ait le privilège de les produire. Il en est sorti de la forte race paysanne, de la race ingénieuse des artisans, de la race spéculatrice et avisée des commerçants, de la race illustre des princes et des rois. A l'heure marquée, ils apparaissent en bas, au milieu, au sommet de l'échelle sociale, là où « l'Esprit qui souffle où il veut » a résolu qu'ils apparaîtraient pour le plus grand bien du monde. Il est remarquable cependant, soit qu'une vieille habitude du commandement ait forgé dans cette classe des volontés plus fortes, soit qu'elle ait réellement des sentiments plus élevés et plus généreux, soit enfin que les sacrifices faits à la vertu paraissent en elle plus méritoires, il est remarquable, dis-je, que la noblesse en a fourni dans tous les siècles le plus nombreux contingent. D'un autre côté, il semble aussi que certaines nations soient plus fécondes en saints que d'autres. Notre France est l'une de ces nations, mais la première de toutes est l'Italie. La vieille âme latine a-t-elle légué une plus grande part de son caractère logique et de sa trempe solide à l'âme italienne, sa plus directe héritière ? Une vertu est-elle restée à cette terre où ont vécu et sont morts les grands Apôtres du Christ ? L'exemple et le sang de milliers de martyrs l'ont-ils pour jamais ensemencée d'héroïsme ? La proximité du centre de l'Eglise y exalte-t-elle plus haut les courages ? Je l'ignore, mais c'est un fait, et Benoît confirme cette double remarque : il est noble et il est italien.

I

Il naquit, en 480, à Subiaco, non loin de l'Anio et sur les rives du Teverone, d'un père issu de l'illustre maison des Anicius et d'une mère qui est le dernier rejeton des seigneurs de Nursie. Vous le voyez, tout sourit à la venue au jour de ce petit patricien. Plus heureux selon le monde que la plupart d'entre nous, il trouve à sa naissance fortune faite, un château, des terres, des serviteurs, et il grandit dans ce milieu déjà féodal, entouré du luxe raffiné d'un temps de décadence. Il a quatorze ans. A cet âge, nous, m. f., nous aurions profité de l'aubaine. Nés grands seigneurs, nous aurions voulu vivre en grands seigneurs et jouir jusqu'à la fin de ces heureux présents que la Providence n'accorde qu'à un petit nombre d'élus. Lui, il entend une voix qui l'appelle au désert, et il y répond immédiatement par une brusque rupture de tous les liens ; il laisse tout là, et il s'enfonce, seul, dans la solitude voisine des inaccessibles montagnes de son pays.

Changement total dans son existence : il vivait dans un château ; il vit dans un antre étroit et sombre. Il se nourrissait des mets exquis qui chargent la table des riches ; il se nourrit du pain grossier qu'un solitaire lui descend au bout d'une corde. Il avait toutes les joies de la vie de famille ; il ne lui reste plus que l'austère bonheur de sentir la présence du Dieu invisible qu'il entrevoit dans l'Evangile et dans la nature et qui remplit son cœur.

Trois années entières il demeure dans cette espèce de tombeau aérien, tellement dénudé de tout que des pâtres qui le rencontrent un jour le prennent pour une bête fauve. Mais il parle, ce jeune homme à l'aspect sauvage ; les pâtres reconnaissent en lui un serviteur de Dieu ; sa renommée prend son vol et s'étend sur toute l'Italie et au delà ; et voilà que de tous les côtés accourent vers lui des disciples jaloux de suivre ses traces et de se sanctifier avec lui et sous sa direction. Ce sont des laïcs et des clercs, des Romains et des Barbares, toute une foule bigarrée que rassemble, unifie et solidarise un même idéal de sainteté. Il fonde pour les recevoir douze monastères dans la montagne.

Mais les aigles, m. f., ne restent pas toujours sur la même cime ; parfois ils volent plus loin et plus haut selon la volonté de leurs ailes puissantes et parfois de quelque orage furieux qui les emporte.

Ce fut un orage qui chassa Benoît de ses monastères des rives de l'Anio. Tant de succès, tant de bien accompli, ses vertus, ses miracles même excitent l'animosité des envieux. Le vivant monument qu'il édifie à la gloire de Dieu, on prétend le souiller et l'abattre. Par amour pour la paix, il dit adieu aux gorges déchirées de Subiaco, premier et doux berceau de sa vocation. Il ramasse un bâton dans les ravins et le voilà parti. Il marche vers les Abruzzes.

Que va-t-il devenir ? Il l'ignore. Où s'arrêtera-t-il ? Il n'en sait rien. Arrivé aux confins du Samnium et de la Campanie, il voit se dresser devant ses pas un mont isolé, aux pentes abruptes noires

de forêts : c'est le Mont Cassin. Site incomparable, je l'ai vu en des jours que je n'oublierai jamais. J'ai vu ce monastère fondé par le Patriarche des moines d'Occident, carré comme une citadelle, gigantesque sur la montagne gigantesque. J'ai vu les nuages passer à ses pieds, sous le soleil matinal, en un déroulement de vagues énormes. La terre disparaissait ; nous n'en apercevions plus que les hautes cimes lointaines, comme on aperçoit des récifs dans la mer, pendant que l'impassible et pur azur s'étendait sur nos fronts. Il me semblait planer en plein ciel et j'ai compris que S. Benoît se soit arrêté là, car en aucun lieu du monde la nature qui parle si éloquemment au cœur des saints ne se revêt de plus de majesté et ne s'enveloppe de plus de silence. Il s'y arrêta donc, et cette troisième étape de sa course terrestre fut la dernière. Une fois fixé dans cet asile suprême, il n'en sortit plus. Comme à Subiaco, des disciples innombrables accoururent au Mont Cassin et se mirent sous la direction de cet incomparable maître de la vie spirituelle, et c'est au milieu d'eux qu'il mourut, en 543, comme un père au milieu de ses enfants.

Telle est, m. f., la vie très simple de ce grand homme, de ce père du monachisme occidental, vie d'un homme qui ne fut que moine, mais qui fut moine jusqu'aux moelles ; vie incompréhensible à la plupart de nos contemporains et dont vous-mêmes peut-être, tout chrétiens que vous êtes, vous ne comprenez pas toute la grandeur et toute la gloire. Je veux pourtant que vous vous expliquiez le culte dont ce moine, chanté par Dante, célèbre dans la chrétienté, obéi par des millions de religieux, a été et reste l'objet depuis quinze siècles. Vous vous l'expliquerez certainement quand je vous aurai défini son âme et révélé son œuvre.

Commençons par dépeindre son âme.

II

Ce n'est, m. f., ni par notre naissance, ni par notre fortune, ni par notre position, ni par notre talent que nous valons quelque chose : c'est par notre âme. Une belle et grande âme fait toujours et fait seule une belle et grande vie. Prenez un homme qui pousse jusqu'à ses dernières frontières ses facultés naturelles, intelligence et énergie, vous avez un héros ; prenez un homme qui livre ses facultés naturelles, intelligence et énergie, à la grâce de Dieu, vous avez plus qu'un héros, vous avez un saint. Aussi devenir un saint est-il la plus grande ambition qu'un homme puisse concevoir.

Benoît conçut cette ambition et il la réalisa.

Et d'abord il se met à l'école de Dieu et de Dieu seul ; il lui laisse le soin de former son intelligence.

Dans sa grotte, comme plus tard dans son monastère, il n'a que deux livres, mais ces deux livres sont les plus beaux et les plus profonds qui existent, ceux où Dieu a consigné sa pensée, ceux que le génie et la piété méditent depuis des siècles et qu'ils pourront méditer jusqu'à la fin du monde, sans en épuiser les lumières : je veux dire la Bible et l'Evangile. Jeune homme, il penche sur les pages sacrées son front sans rides ; vieillard, il penche encore sur elles son front blanchi que les soucis ont labouré. Il les lit et les relit, et c'est là qu'il trouve la plus haute et la plus féconde des sciences, cette science que les anciens appelaient d'un nom aujourd'hui presque oublié : la Sagesse ! Benoît, à cette grave école, devient un psychologue, un moraliste, un ascète, un des hommes les plus remarquables qui furent jamais — ses règles en font foi — dans la connaissance et dans le gouvernement des hommes.

Mais donner à Dieu son intelligence, ce n'est pas assez : il faut lui livrer toute son âme ; il la lui livre.

Il se fait, sous le souffle de Dieu, une âme généreuse. Je l'ai dit déjà, à quatorze ans, à un âge où la volonté chez les autres existe à peine, il brise tous les liens qui l'attachent au monde, et vous avouerez bien que peu d'adolescents sont capables d'une pareille décision, capables surtout de la soutenir.

Il se fait, sous le souffle de Dieu, une âme brave, brave non de la bravoure pleine d'ivresse et passagère du soldat, mais brave de la bravoure longue et soutenue du solitaire que sa solitude entoure de périls constants. Imaginez cet enfant dans cette caverne de roche, glacé l'hiver, l'été dévoré de soleil ; le froid et le chaud, il souffre tout sans se plaindre. Les bêtes de la forêt et de la montagne rôdent autour de lui nuit et jour ; il ne les craint pas. Le tonnerre gronde, roule, éclate sur sa tête ou sous ses pieds ; il reste impassible devant la foudre qui fait trembler jusqu'au roc qui l'abrite. Et voici que l'ombre a envahi les vallées et que les cimes elles-mêmes, d'abord voilées, s'obscurcissent : il est là, seul, dans le silence de tout, silence coupé parfois par le bruit d'ailes invisibles, par le sanglot lointain du torrent, ou simplement par ces rumeurs vagues et mystérieuses qui sont la plainte des ténèbres ; il n'a pas peur. Je vous le dis, c'est un brave.

C'est qu'il s'est fait, sous le souffle de Dieu, une âme intrépidement confiante ; il sait que la puissance qui l'a conduit au désert saura l'y défendre, que pas un cheveu de sa tête ne tombera qu'elle ne le veuille, que si elle a décidé qu'il vive il vivra, que si elle a décidé qu'il atteindrait le but de sa vie il l'atteindra, et qu'il n'est pas d'hostilité naturelle ou diabolique qui soit capable de l'empêcher.

Généreux, brave, confiant, il se fit encore sous le souffle de Dieu une âme pure. Il est obsédé, dans son âpre solitude, par une image troublante, souvenir persistant de je ne sais quel fantôme mondain un instant entrevu. Il sent dans son être jeune et vierge d'étranges inquiétudes et de douloureuses révoltes. Un instant il est prêt de faiblir. O volupté, qui n'a senti ta main de feu s'approcher de son cœur, prêt à faiblir aussi sous sa molle et mortelle caresse ? Mais lui, non, il ne faiblira pas ! Il y a près de sa grotte un buisson de ronces et d'épines ; il enlève la peau de bête qui lui sert de vêtement, et il s'y roule à nu, jusqu'à ce que son corps ne soit plus qu'une plaie, mais aussi jusqu'à ce qu'il ait éteint pour jamais le feu intérieur qui l'enflammait jusque dans le désert.

La force morale, si rare, triomphait en lui. S'il n'avait été profondément humble, il eût pu se dire fort, car il l'était désormais, s'étant vaincu lui-même. Du moins pouvait-il commander et enseigner, il en avait le droit, car il était un exemple vivant ; et c'est alors, en effet, qu'il se fait fondateur d'Ordre et apôtre. Le premier, dans notre Occident, il rassemble les moines isolés jusque-là, l'ermite de la montagne, l'anachorète de la vallée et l'ascète du désert ; le premier, il appelle à lui les âmes d'élite dont le goût est de se sanctifier dans la prière, la mortification et la solitude ; le premier, il en fait

un corps compact et une armée, l'armée du grand combat civilisateur dont la victoire à jamais mémorable sera la constitution de la société moderne. Et en même temps, irrésistiblement poussé par son zèle pour la gloire du Christ et le salut des âmes, il porte aux foules des villes et des campagnes cette vérité évangélique qu'il traduit si fidèlement dans sa vie. Il y a encore des païens dans les villages et dans les replis des vallées d'Italie ; il les convertit à sa foi. Parmi les couches barbares que les invasions laissent derrière elles comme des alluvions, il y a des hérétiques ; il les fait rentrer dans le giron de l'Eglise. Le démon, qu'il a tant de fois vaincu, recule devant lui ; les faux dieux tombent en poussière à sa voix ; l'erreur se désavoue et la religion triomphe.

Et remarquez que cet homme prodigieusement austère, qui pousse l'amour de la vertu jusqu'à l'oubli de soi et l'effusion même du sang, demeure merveilleusement sensible et tendre. Ses moines, qu'il dirige parfois rudement, il les aime comme ses fils. Sa sœur sainte Scholastique qui est venue se fixer près de lui pour profiter de ses lumières, il la chérit de tout son cœur ; son indomptable énergie — selon la loi de Jésus — s'adoucit et s'embellit d'amour.

Cependant, déjà saint, il s'élève de plus en plus sur les sommets de la sainteté, admirablement énergique, admirablement bon et charitable, toujours plus intimement uni à Dieu à qui il s'est donné dans son jeune âge. Dieu, en récompense de ses inlassables efforts, le favorise des dons les plus extraordinaires. L'abbé du Mont Cassin est un thaumaturge. Un jour, on lui présente une coupe empoisonnée ; il fait le signe de la croix sur la coupe, elle se brise. Un autre jour, pendant la fameuse disette de 539, les provisions manquent au monastère. Les moines sont effrayés : « Ils vont mourir de faim, » gémissent-ils. « Demain, leur dit S. Benoît, vous aurez plus de pain qu'il ne vous en faudra ! » Et le lendemain on trouve à la porte du couvent deux cents boisseaux de farine déposés là par une main inconnue. Un peu plus tard, un paysan se présente devant lui : — « Rendez-moi mon fils ! » crie-t-il éperdu, fou de douleur. « — Où est ce fils ? » demande l'abbé. L'homme le conduit dans sa maison : — « Le voilà, il est mort ! » Comme Elie chez la veuve de Sarepta, le saint s'étend sur le cadavre de l'enfant, puis, se relevant, les mains vers le ciel : — « Seigneur, murmure-t-il, ne regardez pas mes péchés, mais la foi de cet homme. Rendez à ce corps l'âme que vous en avez ôtée. » Et l'enfant se dresse, plein de vie.

Ce n'est pas tout : il lit dans les âmes, il terrasse d'un regard les Barbares qui tyrannisent l'Italie, après l'avoir conquise. Il prédit l'avenir. A Totila, le plus grand des successeurs de Théodoric, il dit : « Vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer, vous régnerez neuf ans, et vous mourrez la dixième année. » La prédiction se réalisa de point en point. On le surprend un jour à pleurer : — « Père, pourquoi cette tristesse ? » — « Le monastère que j'ai bâti pour mes frères périra bientôt. » Moins de quarante ans s'écoulent, et le monastère est détruit de fond en comble par les Barbares.

Thaumaturge et prophète, il ne pouvait monter plus haut.

Voilà, m. f., ce que la grâce de Dieu fit d'un enfant qui choisit la solitude et le sacrifice pour son partage et qui vécut toute sa longue vie loin du monde. Elle en fit une des âmes les plus généreuses, les plus braves, les plus pures, les plus confiantes en Dieu, les plus douces, les plus éclairées d'en-haut qui se puissent rêver ; elle en fit une âme de saint. Un S. Benoît n'eût-il été que cela qu'il serait déjà digne d'une éternelle admiration, car un saint est un être exquis et rare, dont le passage sur cette terre honore autant l'humanité qu'il glorifie Dieu.

Mais il faut que vous le sachiez : les grandes âmes font les grandes choses. Alors qu'au premier abord on serait tenté de ne voir dans ces solitaires et ces contemplatifs que de doux rêveurs, à peu près inutiles, on éprouve à les regarder de plus près une indicible surprise : on découvre que leur vie intérieure s'échappe en rayonnements inattendus, que leur amour exclusif et passionné de Dieu se transforme en amour du prochain, que leur inertie apparente, comme ces rouages qui semblent ne pas tourner tant ils tournent vite, cachent une activité prodigieuse ; en fin de compte, ils entraînent tout dans leur orbite.

Ils se révèlent de ce coup comme les transformateurs, les rénovateurs et les sauveurs de la société, plus utiles au progrès du monde que les plus grands génies de la diplomatie, de la politique ou de la guerre. Or telle fut la glorieuse destinée de S. Benoît, et c'est là ce que je voudrais encore vous montrer avant de terminer ce discours.

III

Nous nous plaignons beaucoup de notre temps, et peut-être n'est-ce pas exagérer que de dire que nous avons vraiment quelque raison de nous plaindre. Ceux-là se tromperaient cependant, et grossièrement, qui croiraient que le passé n'a jamais rien offert de comparable à nos misères présentes. La vérité, c'est qu'il y eut des temps encore plus durs que les nôtres ; la vérité, c'est que nos pères, à plus d'une reprise, ont tremblé devant des périls plus menaçants, enveloppés et comme empêtrés dans des situations encore plus obscures et plus inextricables ; la vérité c'est qu'ils ont été en maintes crises plus près de la fin de tout que nous ne le sommes nous-mêmes aujourd'hui, et la vérité, c'est aussi qu'il n'est pas d'épreuves si douloureuses, pas de crises si désespérées, pas d'abîme si profond d'où la main de Dieu, en un temps relativement assez court, ne puisse faire sortir le christianisme et la société, par la victorieuse entremise des saints.

Ces réflexions sont la philosophie très sûre qui ressort de toute l'histoire et particulièrement de l'histoire de S. Benoît et de son temps.

Quelle époque de troubles et de ruines, que celle où il vécut ! Dans l'Europe labourée, déchirée par les armées barbares dont les invasions successives se poussent comme les flots de la mer, l'ordre politique et social est tellement bouleversé qu'il n'existe plus. La religion elle-même, dernier lien quand tout se désagrège et dernier espoir quand tout tombe, la religion elle-même, dans le chaos des hérésies et des schismes, Arianisme, Eutychianisme, en Occident comme en Orient, semble glisser sur la pente d'une décadence précoce. Elle n'a que cinq siècles d'existence, et déjà ses ennemis prophétisent qu'elle va périr. Disons que ces prophètes de malheur n'ont jamais manqué, en n'importe quel temps, de lancer contre elle ces insultantes et téméraires prédictions. Un homme, naguère considérable en France, grand